

P

**Laurence
Hansen-Løve**

PLANÈTE EN ÉBULLITION

**Écologie,
féminisme et
responsabilité**

écosociété

La planète chauffe, et le monde n'en est pas moins en pleine ébullition. Une révolution, inédite et planétaire, est en cours. Elle se déploie partout, à travers les écrits et les actions d'intellectuel.le.s, de juristes, de militant.e.s de l'écologie et du climat, et sous l'influence de ce nouvel engagement qu'est l'écoféminisme. Avec *Planète en ébullition*, la philosophe Laurence Hansen-Løve dessine la cartographie de cette révolution planétaire appelée à être la « marque » du XXI^e siècle. Dans une mise en dialogue avec des penseurs comme Spinoza, Lévi-Strauss, Jonas, Arendt, Stengers ou Benjamin, l'auteure fait état des grands courants qui traversent aujourd'hui la pensée écologiste (écologie profonde, animalisme, écoféminisme, etc.). Une synthèse aussi remarquable que stimulante des forces sociales à l'oeuvre pour la défense de la planète, notre seule demeure.

Laurence Hansen-Løve est professeure agrégée de philosophie. Chargée de cours à l'Institut privé de préparation aux études supérieures (IPESUP), elle est l'auteure de nombreux ouvrages, dont *La violence. Faut-il désespérer de l'humanité ?* (Du retour, 2020), *Oublier le bien, nommer le mal : une expérience morale paradoxale* (Belin, 2016) et *Cours particulier de Philosophie. Questions pour le temps présent* (Belin, 2006).

PLANÈTE EN ÉBULLITION

PLANÈTE EN ÉBULLITION

Écologie, féminisme et responsabilité

LAURENCE HANSEN-LØVE

écosociété

Coordination éditoriale: David Murray
Maquette de la couverture: Catherine D'Amours, Nouvelle Administration
Typographie et mise en page: Yolande Martel

© Les Éditions Écosociété, 2022

ISBN 978-2-89719-770-4

Dépôt légal: 2^e trimestre 2022

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Planète en ébullition : écologie, féminisme et responsabilité / Laurence Hansen-Løve.

Noms: Hansen-Løve, Laurence, 1948- auteur.

Collections: Collection Polémos.

Description: Mention de collection: Polémos

Identifiants: Canadiana 20220003327 | ISBN 9782897197704 (couverture souple)

Vedettes-matière: RVM: Écologisme. | RVM: Écoféminisme. | RVM: Écologie profonde.

Classification: LCC GE195.H46 2022 | CDD 363.7—dc23

Les Éditions Écosociété reconnaissent l'appui financier du gouvernement du Canada et remercient la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Conseil des arts du Canada de leur soutien.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC.



Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
du Canada

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Une révolution, en quel sens ?	9
--------------------------------	---

PARTIE I

Philosophie, écologie : l'autre voie

1 Spinoza : l'autre philosophie	27
2 Les lanceurs d'alerte	47
3 La nouvelle vague	67

PARTIE II

2020-2021, répétition générale

4 Du bon usage de la peur : de la sidération à l'éveil	91
5 Obéir ou pas... la question de la responsabilité	109

PARTIE III

Points de bascule

6 La révolution juridique	141
7 La vie désirable par temps d'effondrement	159

PARTIE IV

Les femmes à l'assaut du politique

8 La révolution féministe	181
9 L'écoféminisme	207

CONCLUSION

La révolution nécessaire	231
--------------------------	-----

Remerciements	240
---------------	-----

Bibliographie	241
---------------	-----

À Viki et Søren

INTRODUCTION

Une révolution, en quel sens ?

« Est-ce qu'on peut empêcher le printemps de venir, lors même qu'on couperait toutes les forêts du monde ? »

– Louise Michel¹

« Un autre monde existe, il est dans celui-ci. »

– Ignaz Vitalis Troxler²

UNE RÉVOLUTION, INÉDITE ET PLANÉTAIRE, est en cours aux quatre coins du globe. Mais cette révolution, qui constitue le cœur de cet ouvrage et que je vais tenter d'analyser, ne ressemble pas à celles que nous avons connues jusqu'à aujourd'hui, même si, bien évidemment, elle comporte des traits qu'elle emprunte à toutes celles qui l'ont précédée. Elle est inédite par ses objets – la préservation de la planète et de l'ensemble de ses ressources naturelles, la volonté de protéger les intérêts de tous ses habitants, sans

1. Louise Michel, *La Commune*, Paris, La Découverte, 2015.

2. « Il y a assurément un autre monde, mais il est dans celui-ci et, pour atteindre à sa pleine perfection, il faut qu'il soit bien reconnu et qu'on en fasse profession. L'homme doit chercher son état à venir dans le présent, et le ciel, non point au-dessus de la terre, mais en soi. » Ignaz Vitalis Troxler, cité par Albert Béguin dans *L'Âme romantique et le rêve*, Paris, Le Livre de poche, 1993.

oublier nos compagnons non humains –, mais aussi par ses sujets, ses acteurs et actrices, puisqu'elle est pour une part le fait de femmes, mais aussi parfois portée par de très jeunes gens, voire d'adolescents.

Cette révolution, au long cours, n'a cependant pas surgi en un jour. Des mutations spirituelles et morales l'ont précédée – comme je le montrerai dans la première partie du livre, consacrée pour l'essentiel à la philosophie. Mais je voudrais tout d'abord justifier l'emploi ici du terme « révolution », et en quoi donc l'ébullition à laquelle nous assistons participe d'une authentique révolution.

Le terme « révolution » peut prêter à confusion. La première acception du mot (« Mouvement en courbe fermée autour d'un axe ou d'un point – réel ou fictif – tel que le point de retour coïncide avec le point de départ ») semble en contradiction avec son sens courant. On considère en effet le plus souvent qu'une révolution est une insurrection politique qui réussit, qui bouleverse la société dans son ensemble, qui constitue une rupture émancipatrice et qui, à cet égard, suscite un certain enthousiasme chez les individus qui y prennent part – on ne voit pas très bien le rapport avec l'idée originelle de « retour au point de départ ».

Par ailleurs, cette notion de « révolution » est employée dans d'innombrables contextes, à tel point que la connexion avec le sens usuel du terme reste problématique : les révolutions dites « épistémologique », « copernicienne », « esthétique », « industrielle », « agricole », « technologique », « sexuelle » et puis, aujourd'hui, « numérique », « médiologique » ou encore « cognitive » présentent des caractéristiques fort éloignées des renversements politiques dont les modèles le plus souvent invoqués sont ceux des révolutions française, américaine ou russe. À propos de la Révolution

française justement, Jules Michelet écrit par exemple : « Je définis la révolution [comme] l'avènement de la Loi, la résurrection du Droit, la réaction de la Justice³. » Le *Larousse* propose de son côté une définition plus générique et moins poétique : « Un changement brusque et violent dans la structure politique et sociale d'un État, qui se produit quand un groupe se révoltant contre les autorités en place prend le pouvoir et réussit à le garder⁴. »

La mondialisation malheureuse

Dans le cadre de cet ouvrage, l'emploi du terme « révolution » renvoie à une autre acception du mot (la deuxième ou la troisième, selon les dictionnaires). On peut la synthétiser ainsi : *un changement ou une transformation radicale et de grande ampleur qui peut concerner tous les domaines de la vie sociale, économique et culturelle, affectant notamment les mentalités, les mœurs, les institutions, la science, la morale, ainsi que parfois – mais pas toujours – les institutions politiques.*

La « révolution planétaire » que je vais évoquer en suivant ce fil n'est ni brusque (dans certaines de ses composantes, elle a pu surgir inopinément, puis se développer à

3. Jules Michelet, *Histoire de la Révolution française*, tome I : 1847-1853, « Avant-propos », Paris, Gallimard, 2007.

4. Conception que l'historien Fernand Braudel (1902-1985) a remise en cause, les révolutions ne pouvant s'appliquer qu'à des changements modifiant profondément les structures sociales sur un temps long : « L'histoire traditionnelle attentive au temps bref, à l'individu, à l'événement, nous a depuis longtemps habitués à son récit précipité, dramatique, de souffle court... Le temps du monde, le temps historique s'y trouve comme le vent chez Éole, mais enfermé dans une peau de bouc. » Fernand Braudel, *Histoire et sciences sociales. La longue durée*, Boulogne-Billancourt, Persée, 1958.

bas bruit pendant des décennies, voire des siècles) ni violente. En revanche, elle comporte des traits à la fois positifs et originaux. Tout d'abord, elle touche l'ensemble de l'humanité de manière inédite. Cette ampleur peut s'expliquer en tant que contrecoup d'une autre mutation, bien réelle – quoique nullement programmée et pas nécessairement enthousiasmante –, qui l'a rendue possible : la mondialisation, notamment économique. Ce changement profond, global, sans doute irréversible, et qui touche à des degrés divers l'ensemble de l'humanité, suscite chez certains – et ils sont de plus en plus nombreux – une immense détresse. La « mondialisation heureuse » est un mythe, si ce n'est une vaste imposture pour cette large part de la population mondiale qui en fait les frais, on le verra. On pouvait donc s'attendre à ce qu'elle déclençât des réactions à la mesure et à la hauteur des nouveaux enjeux.

La définition courante des révolutions (les révolutions politiques canoniques furent le fait de communautés bien circonscrites, en général des nations) n'est donc plus pertinente pour appréhender le phénomène actuel. Suivant un modèle traditionnel, la notion de « révolution planétaire » semble en effet hautement improbable, sinon impossible : comment pourrait-on déclencher et coordonner une insurrection politique d'envergure planétaire ? On ne voit pas bien quel leader, quelle catégorie sociale déterminée ou bien quelle minorité agissante pourrait être en mesure de la conduire et de l'incarner durablement et sans susciter des craintes, des contestations et même des oppositions (bien naturelles !). Toujours dans le même ordre d'idées, on observe une autre différence majeure entre les révolutions « classiques » et celle qui nous intéresse ici : à la différence de toutes les insurrections tenues pour « réussies » dans

le passé, celle en cours ne comporte pas de dimension utopique. Plurielle, éclatée, protéiforme, éclectique, non dogmatique, elle n'est pas orientée par la perspective galvanisante et unificatrice d'une société idéale servant de référence et d'idéal régulateur. Depuis le début du XXI^e siècle, plusieurs révoltes amples et diverses révolutions ont amené historiens et anthropologues à réviser profondément les approches classiques de cette notion⁵.

La révolution planétaire que je tenterai de décrire et de cerner procède en réalité de la conjonction ou de la déclinaison de plusieurs mutations, crises ou cataclysmes qui se sont produits parallèlement, dans différentes régions du monde, et qui ont trait par ailleurs aux domaines les plus variés : le mouvement des droits civiques, la révolution féministe, les désordres écologiques, le dérèglement climatique, mais aussi les révolutions technologiques (les nouveaux activistes tirent largement parti des innovations technologiques, notamment en ce qui concerne les communications, le numérique, les réseaux sociaux, l'économie de partage, etc.) pour ne citer que les bouleversements les plus déterminants.

Contre-révolution

En ce qui concerne la nouvelle approche de la question environnementale, centrale dans mon propos, elle se présente à certains égards comme une contre-révolution. La journa-

5. Voir, par exemple, une approche inédite du concept de révolution à la lumière de la révolution syrienne (depuis 2011) et des Printemps arabes : Charlotte Al-Khalili, « Repenser le concept de révolution à travers l'expérience syrienne : perspectives ethnographiques », *Hypotheses*, 18 mars 2021, <<https://shakk.hypotheses.org/2321>>.

liste Bénédicte Manier, dans un ouvrage intitulé *Un million de révolutions tranquilles*⁶, évoque une prise de conscience mondiale suivie d'une tentative de « réappropriation » de la société civile par elle-même, en réaction contre un monde politique perçu globalement comme « désinvesti du bien commun ». Elle observe que la mise en concurrence des nations et des multinationales dans le contexte de la mondialisation économique et des politiques néolibérales conduit de fait les autorités étatiques, en toute logique, à saper systématiquement toutes les protections collectives. Elle relève qu'entre 2008 et 2009, le nombre de personnes en situation d'emploi précaire a augmenté dans le monde à tel point que la moitié de la population active est désormais constituée de travailleurs pauvres et vulnérables. Une enquête réalisée par la BBC révélait en 2009 que 89 % des personnes interrogées dans 27 pays trouvaient désormais notre modèle « déficient⁷ ». C'est ce qui explique que dans les années qui ont suivi, au début des années 2010, un vent de révolte s'est propagé dans le monde entier, dans la foulée notamment du Mouvement des indignés qui a occupé la Puerta del Sol en Espagne au printemps 2011, exigeant avant tout une « vraie démocratie » dont les orientations ne seraient pas fixées par les marchés. Le 15 octobre 2011, 700 villes dans le monde ont vu défiler des manifestations inédites contre le système, ses dérives et l'ensemble de ses conséquences, notamment sur le plan environnemental⁸.

-
6. Bénédicte Manier, *Un million de révolutions tranquilles. Travail/argent/habitat/santé/environnement... Comment les citoyens changent le monde*, Paris, Les liens qui libèrent, 2012. L'ouvrage synthétise les résultats de l'enquête que l'auteure a menée dans de nombreux pays.
 7. <<http://news.bbc.co.uk/2/hi/8347409.stm>>.
 8. « La planète des indignés manifeste dans plus de 700 villes », *Le Monde*, 15 octobre 2011.

Dix ans plus tard, une nouvelle génération de jeunes a pris le relais de cette révolte généralisée qui ne traduit pas seulement une colère, une indignation ou un désespoir. Cette révolte est désormais porteuse d'une espérance qu'elle incarne et qu'elle contribue à rendre plausible et réaliste.

La politique autrement

Aujourd'hui, le désarroi d'une jeunesse lucide et bien informée, à la fois éduquée et désenchantée, et la désillusion – plus générale – à l'égard des politiques publiques menées dans nombre d'États formellement démocratiques conduisent de nombreux citoyens à expérimenter de nouveaux modèles d'organisation politique. Des formes de vie alternatives, des expériences collectives conviviales ont pour objectif d'établir de nouvelles relations sociales et de mettre en pratique un autre rapport à la nature. Ce qui caractérise ces nouvelles pratiques, explique la philosophe Catherine Larrère⁹, c'est qu'elles sont en elles-mêmes leurs propres fins : « Elles se soucient moins d'objectifs à long terme qu'elles n'aspirent à réaliser, ici et maintenant, une autre façon de faire de la politique, en rupture avec les formes traditionnelles aujourd'hui dominantes. Cela peut expliquer que ces pratiques soient non violentes¹⁰. »

Pacifiques, les actions en faveur de la justice environnementale, les révoltes des écoféministes pratiquant la

9. Catherine Larrère (née en 1944) est une philosophe et professeure de philosophie émérite française (Philosophe à Paris I – Panthéon Sorbonne). Elle est spécialiste de l'éthique de l'environnement, domaine qu'elle a contribué à faire connaître en France.

10. « Faire de la politique autrement. Une démocratie à l'œuvre », dans *Reclaim. Recueil de textes écoféministes. Choisis et présentés par Émilie Hache*, Paris, Cambourakis, 2016, p. 381.

désobéissance civile, les opérations spectaculaires menées par certaines ONG telles que Greenpeace ou des groupes plus récents comme Extinction Rebellion ou Youth for Climate, tous ces mouvements sont ouvertement et explicitement politiques – dans leurs ambitions comme dans leurs stratégies –, même si ces nouveaux acteurs se tiennent généralement à l'écart des partis et des modes d'action traditionnels¹¹. Certains slogans *new age* témoignent néanmoins de la singularité des sentiments et des convictions qui animent ces nouveaux et ces nouvelles «révolutionnaires». Starhawk, une écrivaine et militante écoféministe ainsi qu'une néopaienne et sorcière, écrit par exemple :

Nous ne nous battons pas pour la nature – blanche, masculine, capitaliste, hétéronormée, désagentivée –, nous sommes la nature – féministe, noire, sacrée, vivante – qui se défend. Nous voulons gagner cette révolution [...] et les chances de la gagner sont si minces que nous ne pouvons pas nous permettre d'être quoi que ce soit d'autre qu'intelligent.e.s, bon.ne.s stratégies et uni.e.s les unes avec les autres¹².

Nous sommes tous des féministes

Transnationale, radicale, non violente, cette révolution foisonnante est également fortement incarnée. La chercheuse française Marie-Cécile Naves, dans son livre intitulé *La démocratie féministe. Réinventer le pouvoir*¹³, observe que

11. *Ibid.*, p. 371.

12. «Nous ne nous battons pas pour la nature, nous sommes la nature qui se défend» est le nouveau récit des activistes du Mouvement de justice climatique proposé par le laboratoire d'imagination insurrectionnelle : <<https://labofii.wordpress.com/>>.

13. Marie-Cécile Naves, *La démocratie féministe. Réinventer le pouvoir*, Paris, Calmann-Lévy, 2020.

certaines personnalités qui ont émergé récemment ont inventé une nouvelle forme de leadership, un nouveau type de rapport à leur électorat ou à leurs affiliés. Ce nouveau style, qui marque une rupture avec les rhétoriques de force et de domination, se traduit également par une manière différente d’occuper des postes de responsabilité, dépourvue de toute arrogance. Marie-Cécile Naves évoque longuement le cas de Jacinda Ardern, la première ministre de Nouvelle-Zélande qui, par ses décisions, son comportement et certains de ses gestes de compassion est parvenue à incarner un nouveau style de gouvernance, bienveillante, non clivante, alliant pourtant volontarisme et fermeté¹⁴. Sa gestion de la pandémie de Covid-19 a démontré qu’elle était capable de tenir ses promesses en matière d’humanisme comme d’efficacité. On a remarqué à ce propos qu’une nouvelle génération de femmes qui ont accédé à des postes de pouvoir au cours des dernières années n’a pas démerité à l’occasion de la crise que nous venons de traverser, bien au contraire – on ne peut que s’en réjouir¹⁵. Plusieurs femmes d’influence (femmes politiques, journalistes, écrivaines) méritent d’être mentionnées pour leur engagement constant, loyal, courageux, parfois détonant,

14. Jacinda Ardern a mis les dix-sept objectifs du développement durable des Nations unies au cœur de son agenda et s’est dite soucieuse de faire de la Nouvelle-Zélande un leader moral, dans la région Pacifique, notamment en matière environnementale.

15. « En temps de crise sanitaire, mieux vaut avoir une femme à la tête de son pays. Les pays dirigés par des femmes présentent des résultats “systématiquement et significativement meilleurs” concernant la gestion de la crise du Covid-19, montre une étude britannique publiée par le Center for Economic Policy Research et le World Economic Forum. Dès le 8 juin 2020, alors que la pandémie s’aggrave dans le monde, la première ministre néo-zélandaise a officiellement déclaré son pays exempt de virus et a pu lever l’ensemble des restrictions imposées pour freiner l’épidémie. » (Leila Marchand, *Les Échos*, 19 août 2020.)

dans divers registres, mais avant tout – pour ce qui nous intéresse ici – dans celui de la lutte pour la préservation de l’environnement et contre le dérèglement climatique. En première ligne, la jeune activiste suédoise Greta Thunberg et l’essayiste canadienne Naomi Klein¹⁶ sont des figures importantes de la révolution écologique, tout comme Chimamanda Ngozi Adichie, écrivaine nigérienne auteure du manifeste *Nous sommes tous des féministes*¹⁷, est une activiste de premier plan. Dans le registre purement politique, citons : Kamala Harris, vice-présidente des États-Unis, London Breed¹⁸, mairesse de San Francisco, la première ministre islandaise Katrín Jakobsdóttir¹⁹, la

-
16. Naomi Klein (née le 8 mai 1970 à Montréal) est une journaliste, essayiste, réalisatrice et altermondialiste canado-américaine. Elle est notamment l’auteure de *Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique* (Montréal/Arles, Lux/Actes Sud, 2015), un essai qui établit les méfaits de l’industrialisation capitaliste et libérale sur le climat, la nature et l’humanité en général. Et dernièrement de *Plan B pour la planète. Le New Deal vert* (Montréal/Arles, Lux/Actes Sud, 2019). Sur les liens entre écologie et féminisme, voir aussi Audrey Tcherkoff, « COP26 : “Pourquoi résoudre la crise climatique et promouvoir les femmes vont de pair” », *HuffPost* (blog), 11 novembre 2021.
17. Chimamanda Ngozi Adichie, *Nous sommes tous des féministes*, Paris, Gallimard, 2015.
18. London Breed, une des rares femmes à la tête d’une grande ville des États-Unis, a été élue en 2018 sur la promesse de lutter contre la crise du logement à San Francisco, qui compte 7 000 sans-abri pour une population de 800 000 habitants. La question aura été au cœur de la lutte contre la pandémie, de laquelle London Breed espère néanmoins voir sortir des progrès en matière de protection de l’environnement. (Corine Lesnes, « London Breed, maire de San Francisco : “Distanciation physique, masque. Notre nouvelle normalité” », *Le Monde*, 15 juin 2020.)
19. « La première ministre islandaise, Katrín Jakobsdóttir, revient sur la stratégie mise en place dans son pays pour lutter contre la COVID-19, basée sur une grande campagne de dépistage de la population, associée à un traçage du virus, et sans imposer de confinement. Elle annonce que la pandémie est désormais “sous contrôle”, avec très peu de cas de nouvelles infections. » Marc Perelman, *Le Monde*, 27 avril 2020.

COLLECTION POLÉMOS

Combattre, débattre

Polémos signifie *combat, lutte, guerre*, en grec ancien. Il vient du mot *polemai*, se remuer, et a donné le mot *polémique*, qui renvoie à la discorde.

Pourquoi une collection Polémos chez Écosociété ? Pour rappeler que des luttes naissent les avancées, des conflits jaillit le politique. Le conflit, père de toutes choses pour Héraclite, la politique, lieu de la mésentente pour Rancière ; le vivre ensemble est fait de confrontations. Nourrir les combats, nourrir les débats, tel est l'esprit de la collection Polémos, qui accueille des textes aux paroles fortes.

Dans la même collection

Alain Deneault, *Une escroquerie légalisée. Précis sur les « paradis fiscaux »*.

Éric Pineault (avec David Murray), *Le piège Énergie Est. Sortir de l'impasse des sables bitumineux*.

IRIS, *Cinq chantiers pour changer le Québec. Temps, démocratie, bien-être, territoire, transition*.

Pierre Madelin, *Après le capitalisme. Traité d'écologie politique*.

Paul Ariès, *Désobéir et grandir. Vers une société de décroissance*.

Rodolphe Christin, *Manuel de l'antitourisme*.

Eric Martin, *Un pays en commun. Socialisme et indépendance au Québec*.

Alain Deneault, *Le totalitarisme pervers. D'une multinationale au pouvoir* (Rue de l'échiquier pour l'Europe).

Alain Deneault, *Faire l'économie de la haine. Essais sur la censure*.

Olivier Ducharme, *Travaux forcés. Chemins détournés de l'aide sociale*.

Marcos Ancelovici et Pierre Mouterde (avec Stéphane Chalifour et Judith Trudeau), *Une gauche en commun. Dialogue sur l'anarchisme et le socialisme*.

Yves-Marie Abraham, *Guérir du mal de l'infini. Produire moins, partager plus, décider ensemble*.

Rodolphe Christin, *La vraie vie est ici. Voyager encore ?*

Maïka Sondarjee, *Perdre le Sud. Décoloniser la solidarité internationale*.

Benoit Renaud, *Un peuple libre. Indépendance, laïcité et inclusion*.

Pierre Madelin, *Faut-il en finir avec la civilisation ? Primitivisme et effondrement*.